

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

L'ABBÉ JUL. GUINOT

PRÊTRE DE ST-SULPICE

À L'OCCASION DE

Cinquantième des Oblats

A MONTREAL

Le 8 Décembre 1891.

MONTREAL

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE PERRAULT

1892

GUIHOT, JUL.
Discours...

Canadian
pamphlets

lian
h lets

Not in Pagnon
Not in C.A

10.-

1114

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

L'ABBÉ JUL. GUIHOT

PRÊTRE DE ST-SULPICE

A L'OCCASION DU

Cinquantenaire des Oblats

A MONTRÉAL

Le 8 Décembre 1891.



MONTRÉAL

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE PERRAULT

1892

H. J. Perrault & Co

pu
re
et
to

are
d'P
Mo
Ri

LE CINQUANTENAIRE DES RR. PP. OBLATS

A MONTRÉAL

*In omnem terram exivit sonus
eorum et in fines orbis terræ
verba eorum.*

Leur voix a retenti dans tout
l'univers, et leurs paroles se sont
fait entendre jusqu'aux extré-
mités du monde.

Ps. XVIII, v. 5.

Messeigneurs, (1)
Mes Révérends Pères,
Mes Frères,

C'était en 1810. Napoléon au comble de la
puissance et de la gloire avait été sacré empe-
reur depuis déjà quelques années. Les honneurs
et les succès l'ont rendu despote. Devant lui
tout doit se courber, se taire ou disparaître.

(1) Mgr Fabre, archevêque de Montréal; Mgr Taché,
archevêque de St-Boniface; Mgr Duhamel, archevêque
d'Ottawa; Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières; Mgr
Moreau, évêque de St-Hyacinthe; Mgr Blais, évêque de
Rimouski; Mgr Lorrain, évêque titulaire de Cythère.

Le 11 juin, parlant de St-Sulpice : " Il faut, s'écria-t-il, qu'au mois de juillet cette congrégation soit dissoute et le séminaire détruit." Il avait dit : sa volonté allait s'exécuter. Celui qu'elle visait tout d'abord, c'était un prêtre que le César couronné estimait "si sage," de si grand mérite, qu'il aurait voulu plus tard le faire enterrer au Panthéon :—celui que frappait le premier l'arrêt impérial, c'était M. Emery.

Il allait partir, il allait quitter ses confrères et ses enfants, après avoir laissé tomber sur eux, dans une suprême réunion, ses derniers conseils et ses dernières tendresses, quand on vit s'avancer vers lui, au milieu du plus solennel silence et de la plus vive émotion, un jeune homme. Ce jeune homme est diacre de la veille, il se nomme l'abbé de Mazenod, et il est là debout devant son supérieur, et il parle, et dans ses accents, tous les regrets, toutes les sympathies, tous les sanglots de ses condisciples et de ses maîtres ont trouvé leur voix.

Cette scène date de plus de quatre-vingts ans, et peut-être serait-on tenté de se demander à quel propos je la rappelle ?

Oui, mes Révérends Pères, cette scène est bien éloignée de nous, mais pour moi elle est inoubliable. Et si je la cite avec complaisance, c'est qu'elle m'impose à votre égard un devoir bien doux, celui de la reconnaissance. Si je la cite avec complaisance, c'est pour justifier ma présence dans cette chaire, en ce jour et à cette heure.

Personne ne fut surpris de l'attitude de M. de Mazenod, dans cette douloureuse circonstance de la vie de ma famille religieuse. Au souvenir de cette sympathie donnée aux miens, à un pareil moment, par celui qui fut notre si brillant et si vertueux élève, avant d'être votre modèle, votre fondateur et votre père, qui donc pourrait s'étonner de me voir, moi sulpicien, me faire auprès de vous, au milieu de cette universelle allégresse, l'interprète de tous les évêques, de tous les religieux, de tous les prêtres de ce pays, de tout ce peuple qui vous acclame ?

Ah ! que n'ai-je la délicatesse, la chaleur, l'éloquence du futur évêque de Marseille consolant, à son départ de Saint-Sulpice, la grande et belle âme de M. Emery, pour chanter dignement les

mérites et la gloire des religieux ses frères et ses enfants !

J'ai du moins à leur égard son admiration, sa reconnaissance et son amour vis-à-vis de ses anciens maîtres. Puissent ces dispositions suppléer à ce qui me manque, afin de célébrer, comme il convient, ce jubilé qui nous rassemble !

Il y a cinquante ans, vous arriviez.

Qu'étiez-vous, que veniez-vous faire ? Telle est, mes Révérends Pères, la première question que je poserai.

Qu'avez-vous fait depuis lors ? Seconde et dernière question dont j'essaierai de résumer la réponse.

Monseigneur l'Archevêque, il m'est particulièrement agréable de vous voir présider cette manifestation grandiose. Cette place vous était naturellement réservée.

N'est-ce pas, en effet, dans votre archidiocèse, que se recrutent surtout ces Oblats généreux, ces apôtres intrépides que nous fêtons en ce jour ? N'est-ce pas aux portes de votre cité qu'ils

ont placé le lieu de leur formation religieuse, et de leur préparation à l'apostolat et quelquefois au martyre ? N'est-ce pas d'ici qu'il s'en vont, comme d'un centre, à leurs lointaines et périlleuses missions ? N'est-ce pas votre paternelle bénédiction qui les accompagne et les protège ?

Vous avez tenu à assister au triomphe de vos enfants ; soyez-en publiquement remercié, ainsi que tous vos vénérés collègues dans l'épiscopat, qui ont bien voulu se joindre à vous pour la circonstance. Oui, soyez-en remerciés publiquement, Messeigneurs, au nom des Révérends Pères, l'objet de cette magnifique démonstration, au nom de ce comité d'organisation dont le zèle a été sans borne, au nom, enfin, de cette foule immense qui nous entoure et partage nos sentiments.

I

Qu'étaient-ils ? Que venaient-ils faire ?

Ils étaient quatre, les quatre fils d'une famille fondée par le jeune diacre que nous avons salué tout à l'heure, et avec lequel il nous faut faire plus ample connaissance.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod descendait d'une famille noble de Provence. Encore enfant, la Révolution lui fit connaître les chemins de l'exil, et sur ces chemins, presque la misère.

A vingt ans, il en revint, non pas comme tant d'autres, pour revendiquer des indemnités et des privilèges, mais pour demander à sa patrie le seul droit de se dévouer au bonheur de ceux-là même dont les erreurs et les crimes avaient ruiné sa famille, et jeté sa jeunesse dans les hasards de l'émigration.

En 1802, le sacerdoce n'était plus une carrière politique où les vieilles races poussaient leurs cadets, comme elles précipitaient leurs aînés sur les champs de bataille. Ce n'était plus la route de Versailles et des antichambres du roi. C'était la route des églises à relever, la route du renoncement logeant dans une chaumière et mourant au service du peuple.

Toutefois, sur cette même route, il restait encore des hauteurs ; et si la naissance de M. de Mazenod ne l'y établissait pas naturellement et comme de droit, ses talents pouvaient l'y

conduire. Eh bien, non, ce fils de noble ne veut pas seulement être un prêtre à la disposition de tout le monde, il veut être un prêtre au service du peuple, au service des pauvres, au service des plus malheureux et des plus abandonnés. S'il se croit une mission, ce n'est pas pour monter sur les sommets où son éloquence pouvait briller parmi les plus éclatantes, c'est pour descendre dans la plaine, dans les campagnes, dans les bourgades, dans les hôpitaux et dans les prisons : *evangelizare pauperibus*, c'est sa devise. Et comme le peuple est innombrable, comme la misère est partout, et qu'un seul dévouement, si multiplié soit-il, n'agit que sur un point à la fois, s'il se croit une mission, c'est pour organiser, pour fonder une tribu de prêtres, qui seront les prêtres, les apôtres des humbles et des petits. Et encore restreindra-t-il, non pas certes leur zèle, mais les frontières de leur activité. Ses fils seront comme lui les missionnaires de la Provence, parlant au peuple sa propre langue, cette langue harmonieuse et sonore qu'ils ne choisissent pas, parce qu'elle est belle, qu'ils choisissent parce qu'elle n'est plus que l'idiome des ignorants.

Et bientôt, des bouches du Rhône au pied des Alpes, des rives de la Méditerranée aux bords de la Durance, par les vallées et les collines, dans toute la terre de Provence leur voix a retenti, *in omnem terram exivit sonus eorum*. Déjà la foule les connaît, les suit, les acclame, elle salue en eux ses apôtres, les hommes consacrés à son service, ses Oblats, les Oblats de la Provence.

Mais quand des conquérants partent d'un tel élan, quand l'amour leur met au cœur une ardeur semblable, vont-ils arrêter leurs pas aux limites d'une province ? Sont-ce des montagnes et des fleuves qui vont les retenir ?—Non, mes frères, ni fleuves, ni montagnes, pas même la Méditerranée, pas même les océans les plus vastes et les plus lointains.

Bientôt ils ne sont plus simplement les Oblats de la Provence. Ils sont nés il y a dix ans à peine, et il leur faut un nom nouveau, un nom qui signifie que rien ne pourra limiter leur apostolat et leur dévouement, un nom qui prophétise sur leur berceau la dilatation de leurs tentes et l'extension de leurs pavillons. Et

voilà pourquoi, une inspiration providentielle transformant les Oblats de Provence en Oblats de Marie immaculée, leur prédit pour royaume, le royaume de Celle qui courbe sous son sceptre toutes les îles et tous les continents.

Oui, maintenant leurs paroles vont voler jusqu'aux limites de la terre, *et in fines orbis terræ verba eorum.*

Comment donc ?

Parce que du midi au septentrion, de la Corse à l'Angleterre, ils occuperont toutes les frontières, toutes les extrémités de l'Europe occidentale ?—Non, le temps n'est plus où les aigles romaines fermaient leurs serres satisfaites, parce qu'en saisissant les îles bretonnes, elle croyaient avoir saisi les dernières terres sur lesquelles se couchait le soleil. C'est plus loin maintenant qu'il faut pousser ses voiles et son audace pour se croire et se dire le conquérant du monde.

Comment donc les Oblats de Marie deviendront-ils les missionnaires de tout l'univers, *et in fines orbis terræ verba eorum ?*

Sera-ce parce qu'ils occuperont les extrémités de l'Asie, parce qu'au sud de cet immense

continent, ils s'établiront à Ceylan, cette Corse de l'Inde ?—Non, c'est plus loin, plus loin encore qu'il faut aller pour rencontrer ces bornes du monde que leurs pieds doivent toucher... *et in fines orbis terræ verba eorum.*

Comment donc vont-ils la remplir, cette parole ?

Sera-ce parce qu'ils occuperont les extrémités de l'Afrique, et qu'au sud du continent noir ils évangéliseront cette terre depuis la colonie anglaise du Cap jusqu'au cours du Zambèze, comme ils se sont établis aux premiers jours depuis la colonie phocéenne de Marseille, jusqu'au cours du Rhône et de la Durance ?—Non.

Sans doute, dans un sens, c'est bien déjà une réalisation de la parole prophétique tombée sur eux avec le nom de Marie, à leur second baptême ; mais ce n'est pas encore sa réalisation complète, parfaite, intégrale.

Comment donc enfin va-t-elle venir cette réalisation ?

Chose étrange ! Pour s'en aller occuper ces extrémités lointaines et brûlantes, cette île de Ceylan et cette Cafrerie, cette terre du Trans-

vaal et du pays Zoulou, il leur faudra passer par une autre terre, l'évangéliser comme une nouvelle terre de Provence, et se répandre jusqu'au fond de ses extrémités glacées.

Comment donc une dernière fois ?

En 1841, qu'étaient-ils ?... Uniquement encore des missionnaires de la Provence, ou pour être plus strictement exact, du midi de la France et de la Corse. C'est à cette date que Monseigneur Bourget part de Montréal. Il va chercher des auxiliaires ; et c'est à la France qu'il s'adresse. Oh ! il la connaît bien cette terre du dévouement et du sacrifice, qui sait toujours trouver, quand il est nécessaire, des apôtres et des héros.

Le voilà donc sur le chemin de l'Europe, le cœur plein d'angoisses. Il en a laissé éclater les sanglots et les cris dans la retraite ecclésiastique de 1840 ; et, à son départ, il supplie tous ses fidèles, dans une lettre touchante, d'obtenir du "saint et immaculé cœur de Marie" de nouveaux apôtres pour les besoins de son vaste diocèse dont la population augmente sans cesse. C'est surtout pour les petits et les pauvres qu'il veut des prêtres, car leurs nécessités sont plus grandes et leurs misères aussi.

A peine arrivé en France, il s'en va frapper, mais en vain, à la porte de plusieurs communautés. Désolé de ces refus, il se dirige vers l'Italie et s'arrête à Marseille. Là, il ne peut s'empêcher d'exalter sa douleur...

O providence de mon Dieu, l'homme auquel il se plaint est un prêtre, c'est un Oblat de Marie immaculée, de Celle qu'à cette même heure implorent les fidèles montréalais, c'est un dignitaire de la congrégation. Monseigneur Bourget en apprend l'existence qu'il ignorait alors... "Peut-être lui dit l'assistant, peut-être pourrions-nous répondre à vos désirs?" Peut-être, peut-être?... Mais c'est l'espérance qui se ranime, c'est la confiance qui renaît. Peut-être!... Il en faut plus à l'âme de l'évêque. Il lui faut voir le supérieur, le presser, le prier, le supplier... Où est-il, qu'il aille à lui sur le champ?...

Il est là, tout près, à Marseille même dont il est devenu le Pontife. Et voici Monseigneur Bourget en face de Monseigneur de Mazenod, demandant au fondateur d'une congrégation d'apôtres des pauvres, des apôtres pour ses pauvres.

Sans doute, il n'a qu'à parler. Sans doute sa cause est gagnée?—Non, mes frères. Il faut qu'éclate ici la prudence du fondateur, il faut qu'éclate plus haut encore la charité dont il a rempli ses disciples.

Quand il les a groupés, il ne les a pas réunis pour les jeter aux quatre vents du ciel. Il ne se croira donc pas le droit de leur demander une obéissance plus large que leurs promesses. Il ne les enverra pas.

Il leur demandera, il demandera à chacun d'entre eux s'il veut y aller, s'il veut quitter cette terre de Provence, ce sol de la patrie auquel leur cœur a le droit de tenir par des liens qu'il sait trop sacrés pour oser les trancher. Ne se souvient-il pas?... N'a-t-il pas été exilé?... Il consultera ses fils; c'est tout ce qu'il promet, tout ce qu'il peut promettre. Et Monseigneur Bourget s'en va vers la ville éternelle, emportant cette promesse.

Quelques mois après, il s'embarquait de nouveau. Il revenait ici. Il se hâtait joyeux, dans l'allégresse du retour et dans l'allégresse de l'espérance. Et il avait raison, car sur ses pas,

ils arrivaient aussi les apôtres des pauvres, les fils de Marie immaculée. Car de toutes ses maisons, du cœur de tous ses enfants, le fondateur avait reçu la même réponse,—que dis-je ? la même demande, le même cri, la même supplication : “ *Moi, moi, envoyez-moi !* ”

Il en a choisi quatre et les voici qui viennent. Voûtes de ce temple, entendez les noms de ces pionniers de l'Évangile ; et vous, mes frères, gravez-les profondément dans votre souvenir ; car ils étaient l'avant-garde de cette petite armée qui a depuis parcouru le Canada en tous sens, déposant partout sur son chemin le germe de la sanctification et du bonheur. Ils s'appelaient les Révérends Pères Telmont, Beaudrand, et Lagier. Le Père Honorat était leur supérieur. Les Frères Louis et Basile les accompagnaient.

Nous savons qui ils sont. Que viennent-ils faire ici ?—Nous le savons aussi, ou plutôt non, nous ne le savons pas encore, pas complètement du moins. Ce que nous savons, c'est qu'ils viennent se fixer au Canada, l'évangéliser comme ils le firent de la Provence. Mais écoutez...écoutez et apprenez : “ Vous êtes chargés d'implanter la

congrégation dans ces vastes régions ; car Montréal n'est peut-être que la porte qui introduira la famille à la conquête des âmes dans plusieurs pays. Il faut d'abord bien s'établir où l'on nous appelle... Nous verrons plus tard."

De qui cette lettre ?—Vous le devinez : de Monseigneur de Mazenod. A qui ?—Vous le devinez de même : elle est adressée aux premiers missionnaires canadiens. Voilà dix jours seulement qu'ils sont partis de Marseille, et déjà son cœur n'y tient plus, il faut qu'il leur parle, qu'il leur écrive, qu'il leur ouvre son âme, qu'il leur ouvre en même temps les horizons immenses où par la porte de Montréal, ainsi qu'il s'exprime, pénètrent déjà ses ambitions, ses désirs, j'allais dire ses instincts prophétiques... sur l'avenir des siens.

Quand je vous disais, il y a quelques instants, que pour se rendre au Cap et à Ceylan les Oblats devaient passer par ici, avais-je tort ?

Supposez qu'ils eussent répondu négativement à la prière de Monseigneur Bourget, jamais ensuite leur fondateur fût-il revenu solliciter un zèle qu'aucune puissance n'avait le droit de for-

cer ? S'ils s'étaient, à cette première heure de l'appel héroïque, voulu cantonner dans la terre de Provence, Dieu eût-il daigné les appeler plus tard aux extrémités de l'Afrique et de l'Asie, et cette même année aux extrémités de l'Europe, en leur ouvrant l'Angleterre ?

Du moins pouvons-nous nous poser la question quand Monseigneur de Mazenod la pose le premier, fait plus, bien plus que la poser, y répond quand il écrit que "Montréal n'est peut-être que la porte qui introduira la famille à la conquête des âmes dans plusieurs pays."

Mais avant de sortir "il faut d'abord bien s'établir où l'on nous appelle," ajoute le prélat. "Nous verrons plus tard." Or mes frères, c'est précisément ce qui nous reste à considérer.

Nous avons constaté, en effet, dans cette rapide première partie, ce qu'étaient les quatre missionnaires qui venaient ici en 1841 et ce qu'ils y venaient faire : évangéliser cette terre canadienne. Regardons-les maintenant à l'œuvre, voyons-les s'établir, voyons-les travailler : nous les admirerons, nous les applaudirons ensuite rayonnant et s'élançant jusqu'aux extrémi-

tés du continent américain, tenant l'Amérique septentrionale depuis le golfe ardent du Mexique jusqu'aux bords glacés du détroit de Melville, audessous des dernières îles de la mer arctique, comme ils tenaient déjà l'Europe occidentale depuis le golfe du Lion jusqu'aux froides rives du canal du Nord, entre les dernières îles de la mer atlantique.

II

Qu'ont-ils fait ?

Nous sommes au 2 décembre 1841. C'est ici même, à Montréal. Le prélat qui est allé chercher ceux qui arrivent les accueille... avec quelle douceur, avec quelle bonté, avec quelle âme de père, nous le savons, nous le voyons, puisque nous voyons avec quelle douceur, quelle bonté, quelle âme de père l'héritier de son siège et de ses vertus ne cesse de les traiter.

Les prêtres et les fidèles de Ville-Marie unirent leurs félicitations et leurs remerciements en l'honneur des Oblats, aux félicitations et aux remerciements de leur évêque, comme ils s'unissent en ce jour à son successeur pour fêter ce cinquantième anniversaire de leur arrivée.

Toutefois, ce n'est point à Montréal que les quatre Oblats plantent d'abord leur tente. Un autre lieu les attire. Et, pour moi, ce n'est point sans raison. Derrière la main tendue de Monseigneur Bourget qui indique à nos missionnaires le mont St-Hilaire, je découvre le bras de la Providence qui guide les hommes de sa volonté. Au sommet du mont, en effet, dominant la rivière et la plaine, se dresse une croix, la croix, le signe du Maître qui prit avec Cartier possession du pays ; la croix, le signe de l'amour que blasphèment trop souvent l'ignorance et l'impunité et que les Oblats viennent faire respecter ; la croix, le signe sacré dont la débauche et l'ivrognerie ont traîné l'honneur dans toutes les boues et dont les missionnaires viennent venger la gloire ; la croix, le signe du Dieu qui vint évangéliser les pauvres. Disciples de ce Dieu, apôtres des pauvres, où donc iraient-ils mieux placer leur berceau ?

Et puis cette croix de St-Hilaire, ce n'est pas seulement le signe de Dieu, c'est encore le souvenir du grand missionnaire dont ils ne sont en quelque sorte ici que les héritiers et les échos,

réal que les
tente. Un
n'est point
de Monsei-
missionnaires
bras de la
sa volonté.
dominant la
ix, la croix,
tier posses-
l'amour que
nce et l'im-
e respecter ;
he et l'ivro-
es les boues
venger la
i vint évan-
Dieu, apô-
ieux placer

ce n'est pas
ore le sou-
ne sont en
les échos,

du condisciple, de l'ami de leur fondateur, de cet évêque de Nancy, Monseigneur de Forbin-Janson dont l'éloquence populaire promena triomphalement la parole sainte d'un bout à l'autre de ce pays accourant tout entier pour l'entendre, et se précipitant tout entier sous sa voix dans le repentir et la pénitence.

Il est parti l'homme à la voix puissante, mais quand du haut du mont, après avoir béni la croix, il contemplait la foule et la vallée, si, dans une vision prophétique, il la vit s'élancer dans cette vallée et dans mille autres encore que ses pieds n'avaient pas foulées, s'il la vit s'élancer pour attirer autour d'elle de nouvelles foules, ... s'il les vit s'élancer, à leur tour, ces hommes dans la poitrine desquels son cœur battrait encore, sur les lèvres desquels ses accents vibraient toujours, s'ils les vit, dis-je... comme il dut partir consolé de son propre départ !

Quoiqu'il en soit, nous, nous les avons vus s'élancer d'abord du pied de cette montagne, pour s'en aller à ces missions, à ces retraites qui depuis un demi-siècle, ont remué sous le souffle de leur apostolique parole, à peu près toutes les

paroisses, tous les collèges et toutes les communautés.

Les suivrons-nous envahissant déjà les townships, et allant secouer la lumière de la vérité et les flammes de leur dévouement sur l'indifférence engourdie des centres américains ? Le suivrons-nous en particulier ce Père Lagier qui, dans l'espace de 32 ans, prêcha plus de mille missions, sans épuiser jamais ni sa voix admirable, ni son infatigable poitrine, ni son zèle plus admirable et plus infatigable encore.

Mais le vénéré fondateur l'a déclaré : " il faut d'abord bien s'établir ". En 1842, les Pères ont quitté St-Hilaire. Les voici à Longueuil. En 1843, ils songent à évangéliser Bytown. Déjà ils sont au Témiscamingue et sur les bords du Saguenay. A mesure qu'ils avancent, leur zèle les pousse davantage, car ils rencontrent à mesure de nouveaux pauvres à évangéliser, et nous ne l'avons pas oublié : *evangelizare pauperibus*, évangéliser les pauvres, c'est leur devise ; et leur devise, c'est leur vie.

Etablis à Bytown, établis à Tadoussac comme ils le sont à Longueuil, c'est de là qu'ils s'en

iront maintenant non plus seulement aux paroisses et aux missions, mais à ces chantiers perdus au fond des bois, près de la source de quelque fleuve, à ces chantiers où ils arriveront le soir après un voyage quotidien de huit à dix heures dans la neige et la glace, les bois et les fondrières ; à ces chantiers où parmi l'ignorance et la grossièreté, dans une atmosphère empestée, sur quelques branches de sapin, il faudra prendre un repas misérable et un repos plus misérable encore, entre les conversations, les prédications, les confessions du soir, et la messe et les communions à quatre heures et demie du matin.

Chantiers du Témiscamingue, saviez-vous que c'était un héros, cet homme qui pendant 18 ans, avait chaque hiver, trois mois durant, recommencé les mêmes courses, et qui vous arrivait enfin malade pour la première fois . . . mais malade pour la mort ? Saviez-vous que c'était un héros, cet homme ainsi frappé, conversant encore de son lit de douleur, prêchant et confessant, et reprenant chaque matin son traîneau pour reprendre chaque soir les gâtés de la conversation et les labeurs du dévouement, sans que ses

horribles souffrances le laissassent un instant ? Sous les chocs et sous les cahots des routes défoncées, il ne pourra plus retenir ses gémissements, mais si les chocs et les cahots forcent ses plaintes, ils ne forceront pas du moins sa volonté ; ils seront impuissants à ralentir son zèle. Une dernière fois il dira la sainte messe, et ce sera dans un de ses pauvres chantiers, et ce sera sur un coffre à farine !... Oui, sur un coffre à farine, c'est là qu'il a placé, c'est là le seul endroit qu'il ait pu trouver pour placer la pierre sacrée.

— Va, va, prêtre héroïque, tu es de ceux qui méritent qu'on place un jour la pierre sacrée sur leurs tombeaux. N'es-tu pas du sang des martyrs, toi qui le soir de cette même messe, agonisant sur ta couche de sapin, au fond de la forêt, sans secours, sans soulagement, disais à ton compagnon : " Faites comme si rien n'était, tâchez d'intéresser nos jeunes gens le plus possible ; ne craignez pas de me fatiguer par le bruit. "

Trois jours après, aucun bruit ne pouvait plus le fatiguer : le missionnaire des chantiers allait recevoir la récompense promise par le Maître aux ouvriers bons et fidèles.

En vérité, ce fut un bon et fidèle ouvrier ce même Père Reboul qui, se trouvant à Hull, en face de tout à commencer, commença tout et poussa tout si loin, qu'il ne s'arrêta qu'après avoir mis debout l'église, la sacristie, la résidence, le collège et jusqu'à un pont de 800 pieds.

C'était à Hull dont il fut le premier curé, pendant qu'à côté de lui, son frère le Père Guigues occupait comme premier évêque le siège d'Ottawa. Que dis-je d'Ottawa?—Ottawa à cette époque n'était encore que Bytown et heureusement ; car si dès lors Ottawa eût été la grande ville, la belle capitale d'aujourd'hui, jamais le Révérend Père Guigues n'en fût devenu le pontife. Monseigneur de Mazenod en effet n'accepta ce siège pour son fils que lorsqu'il eut appris de Monseigneur Bourget que "Bytown ne devait être considéré que comme un pays de mission où tout était à fonder."

Telles sont textuellement les étranges raisons données par l'évêque de Montréal à l'évêque de Marseille. Telles sont les étranges raisons qui mettent fin aux hésitations des saints, et qui mirent fin aux siennes. Il y avait des pauvres

à évangéliser et la devise des Oblats est toujours:
evangelizare pauperibus.

Voilà le secret, la cause de la promotion à l'épiscopat de Monseigneur Guigues.

Ce serait à vous, vénéré Père Dandurand, à vous le premier Oblat canadien, qui fûtes durant de si longues années le conseiller discret et le collaborateur zélé de l'illustre prélat, de nous raconter les grandes choses accomplies par lui dans ce diocèse qu'il eut à créer de toutes pièces, si je puis parler de la sorte.

Que de détails pleins d'intérêt ne pourriez-vous pas nous fournir aussi, Monseigneur d'Ottawa, vous l'un des élèves du premier collège qu'il érigea, avant d'être un de ses curés les plus remarqués, et enfin son si digne successeur!

Le fait seul que vous avez voulu transmettre à la postérité ses traits aimés, en les faisant graver dans le bronze, n'est-il pas un témoignage irrécusable et de la bonté de votre cœur qui sait se souvenir, et des mérites incontestés du premier évêque de la capitale fédérale?

Ce que le Père Reboul avait été à Hull, le Père Léonard le fut ici. Ici, oui, ici même il y

a 43 ans, le 8 décembre 1848, qu'y avait-il ?— Comme aujourd'hui il y avait foule ; mais en dehors de cette réunion considérable de fidèles, qu'y avait-il qui pût faire pressentir ce que nous voyons aujourd'hui ?

Au lieu de trois archevêques et de quatre évêques, il y avait un seul prélat, Monseigneur Bourget ; au lieu de cette vaste et belle église, il y avait un horrible hangar. Et pourtant quand je vous disais tout à l'heure que rien ne pouvait faire pressentir ce que nous voyons aujourd'hui, je me trompais. Sous ce hangar, tout près de l'évêque, au milieu de cette assemblée, il y avait un homme, il y avait un dévouement, il y avait un cœur qui laissait deviner, que dis-je ? qui qui promettait, que dis-je ? qui assurait tous les progrès, toutes les merveilles qui se sont accomplies depuis ce jour, dans ce faubourg Québec ; il y avait le dévouement du Père Léonard, le cœur du "père du faubourg."

"Le père du faubourg", ainsi le désignait-on, en effet. Le peuple a de ces mots plus éloquents dans leur brièveté que les plus beaux discours. Cette fois en particulier sa peinture était exacte, et je n'en veux pas d'autres.

N'attendez donc pas que je vous le montre, ainsi que le Père Bernard et ses autres confrères, dans leurs différents emplois où ils firent tant de bien. Regardez-les plutôt ces généreux Oblats, la soutane recouverte d'un tablier, servir de manœuvres aux maçons, et porter aux constructeurs de l'église que nous admirons, les matériaux dont ils ont besoin.

Si le hangar qui servait au culte divin dans ce quartier, a été remplacé si glorieusement, n'oubliez pas que les travaux et les sueurs des Oblats ont été le ciment de ce nouveau temple, comme leurs travaux et leurs sueurs furent la rosée bienfaisante qui fit grandir les vertus chrétiennes, dans cette partie de Montréal où les désordres régnaient en maîtres.

Décidément, mes frères, les faubourgs sont bien à eux, le peuple est bien vraiment à ces Oblats de Marie, à ces apôtres des pauvres. Car ce que le Père Reboul a été pour Hull, le faubourg d'Ottawa ; ce que le Père Léonard a été pour ce faubourg de Montréal, le Père Durocher le sera à Québec pour le faubourg St-Sauveur, à partir de 1853, date de son arrivée, édifiant et

réédifiant, (le feu avait ruiné de fond en comble en 1866 ce qu'il avait bâti une première fois); édifiant, dis-je, et réédifiant les temples matériels, tout en préparant à Jésus-Christ d'autres temples spirituels jusque-là bien indignes de le recevoir.

Mais c'est trop peu de vous avoir dépeint le Père Durocher transformant deux fois son faubourg. Il y aurait là de quoi faire la gloire d'un homme, d'un apôtre, et cependant ce n'est qu'une partie de la sienne.

Puis-je passer sous silence les missions du Labrador et du lac St-Jean, où il se rendait chaque été tout en étant Supérieur de St-Sauveur? Premier missionnaire oblat de ces contrées à peine explorées, il n'y trouva que de pauvres sauvages sans instruction aucune. A son départ trois mille savaient lire et écrire, et il avait doté le golfe St-Laurent de dix chapelles à la construction desquelles il avait lui-même travaillé.

Est-ce assez vous les avoir montrés s'établissant graduellement dans toute cette terre du Canada, *in omnem terram exivit sonus eorum*?

Sans doute ce n'est là qu'un trop rapide tableau ; mais la faute en est à leur zèle encore plus qu'à ma parole.

Déjà depuis 1844, ils ont regardé du côté de cet immense pays, où il nous faut regarder à notre tour, pour y suivre la bonne nouvelle semée par eux par delà la hauteur des terres, jusqu'aux extrémités du Nord-Ouest, *et in fines orbis terræ verba eorum.*

De l'ouest à l'est, en chiffres ronds, la largeur de ce pays est de 1200 milles anglais ; du sud au nord la longueur de 1800 milles. La superficie totale vous présente 1,800,000 milles carrés.

Ne cherchez rien dans la partie septentrionale, elle est inculte ! Partagez en trois la partie méridionale : 60,000 milles tout à fait au sud, un désert ; au-dessus, encore 60,000 milles, des prairies ; et au-dessus 480,000 milles, des forêts.

Ainsi donc entre deux immensités, l'une inculte au nord, l'autre déserte au sud, des immensités encore de prairies et de forêts.

C'est là ! .. Comment c'est là ?—Oui c'est là, c'est-à-dire que c'est à travers ces steppes et ces bois qu'ils vont s'en aller à tous les abandonnés

qu'ils y rencontreront : français, anglais, métis ou sauvages, reste des 24 tribus que la guerre, la misère ou la débauche ont peu à peu décimées.

C'est de l'ouest à l'est, et du nord au sud, qu'ils fourniront en raquettes, en traîneaux à chiens ou en canots d'écorce, des courses de 400 lieues, n'ayant pour toute lumière, même en plein midi, que le crépuscule d'un soleil qui n'ose pas paraître ; voyant, quand les hivers se font doux, le thermomètre centigrade osciller entre 30 et 40 degrés au-dessous de zéro ; ne trouvant d'autre abri la nuit que la forêt, si la forêt est là, d'autre couche que la terre ou la neige glacée, se gelant parfois presque entièrement le visage, mais l'âme se fondant de bonheur quand au terme de leurs rudes étapes, ils entendent, comme le Père Gasté, quelque vieux sauvage s'écrier : " Oh ! que je suis heureux que tu sois venu vers nous. Mon cœur aurait pleuré si tu t'étais montré paresseux ; mais en te voyant, en voyant surtout ton visage défiguré, je connais aujourd'hui que ta religion est forte, puisque ni la longueur de la route, ni la rigueur du froid ne t'arrêtent."

Au reste, si vous voulez savoir à quel prix on est missionnaire en ces contrées, écoutez à quel prix on y est évêque et même archevêque.

Qu'on s'appelle Monseigneur Taché ou Monseigneur Grandin, Monseigneur Faraud ou Monseigneur Clut, Monseigneur d'Herbomez ou Monseigneur Durieu, un jour ou l'autre on aura eu "pour palais épiscopal une cabane de vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut ; quand encore ce palais n'aura pas été une simple tente de toile au milieu de la neige, ou une hutte faite de troncs d'arbres informes, ayant pour vitres de grossiers morceaux de parchemin, pour parquet le sol glacé, pour fauteuil une bûche, pour nourriture habituelle des aliments que le dernier des serviteurs eût rejeté avec mépris." Et pour domestique ? Suivez bien l'énumération du personnel épiscopal : "Dans ce palais où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi, mon secrétaire est évêque ; mon valet de chambre est évêque ; mon cuisinier lui-même est aussi quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de

nombreux défauts ; néanmoins leur attachement à ma personne me les rend chers, et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs, je les mets sur le chemin ; et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui."

Monseigneur de St-Boniface, si je m'écoutais, ce ne sont point seulement ces quelques lignes de vos *Vingt années de missions* (1) que je me bornerais à citer ; j'en voudrais faire tout mon discours. Chacun aurait à s'en réjouir ; votre humilité seule pourrait s'en plaindre.

Vous avez beau essayer de tout voiler ce qui vous concerne, d'atténuer la difficulté des obstacles renversés, et la grandeur des succès obtenus, l'œil le moins exercé y découvre la distinction de votre esprit, la délicatesse et la sensibilité de votre cœur, et, par-dessus tout peut-être, ce zèle si ardent que les glaces de vos hivers ne sauraient refroidir, et si vaste qu'il ne pourrait être contenu dans les limites de votre immense archidiocèse.

(1) Titre d'un ouvrage de Mgr Taché.

L'histoire impartiale et reconnaissante vous conservera, Monseigneur, le titre de second fondateur des missions du Nord-Ouest, que vous ont donné vos contemporains.

Ne méritait-il pas cette gloire, mes frères, celui qui en 1849, n'étant pas encore évêque, écrivait de concert avec le Père Faraud, à son supérieur privé de ses ressources ordinaires, et annonçant à ses confrères qu'il serait probablement obligé de les rappeler auprès de lui, du fond de leurs chrétientés naissantes : " Mon révérend Père, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, et nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le saint sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence, les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas."

Vous ne me pardonneriez pas, Monseigneur de St-Boniface, d'omettre ici le nom de l'ange

de l'Pl
plaise
la vie
Supé
vertu
à plu
toute

Po
Mess
tigue
joies
tribu
ense

Il
quel
vous
sem

L
se fa
clou
lequ
de s
cult

P
gra

de l'Eglise des Trois-Rivières que vous vous plaisez à appeler votre mentor, votre guide dans la vie de missionnaire, et dont vous écriviez au Supérieur général de votre congrégation : "Ce vertueux ecclésiastique a fait un bien immense à plusieurs de vos enfants, et bien mérité de toute la famille."

Pouvais-je vous séparer dans mon éloge, Messieurs, vous qui partageâtes jadis les fatigues et les privations, les consolations et les joies, dans votre commun apostolat près des tribus sauvages ? Ensemble vous fûtes à la peine, ensemble soyez à l'honneur !

Il me suffira de vous retracer maintenant quelques pages de la vie de Mgr Grandin pour vous convaincre que ces évêques oblats se ressemblent tous.

Le voyez-vous, le pieux évêque de St-Albert, se faisant porter de son lit où la maladie l'a cloué, à la voiture qui le conduira au canot dans lequel il doit s'embarquer pour une expédition de soixante-sept jours de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres ?

Préférez-vous le suivre dans son voyage au grand lac des Esclaves ?

Il est parti en compagnie de plusieurs officiers de la Baie d'Hudson. "Surpris par une furieuse poudrière sur le lac même, séparé de la caravane, seul avec un tout jeune homme à son service, errant à l'aventure jusqu'au bout de ses forces, s'arrêtant enfin épuisé, confessant son petit compagnon, implorant pour lui-même la miséricorde divine, renversant son traîneau, seul abri contre la tempête, s'étendant là sous ses couvertures avec l'enfant qui pleure et les chiens qui hurlent de froid, et attendant la mort ou la vie selon qu'il plaira à Dieu de leur envoyer l'une ou l'autre."

Ce fut la vie qui vint avec le crépuscule, la vie que ses pieds presque gelés lui permirent pourtant d'aller chercher sur le rivage enfin retrouvé.

Et cependant cet apôtre héroïque craignait "que Dieu ne fût irrité de voir parmi les prélats de son Eglise, un sujet aussi indigne que lui de l'épiscopat ; il craignait que les fautes du pasteur n'attirassent les châtiments de l'Eternel sur le peuple qui lui était confié."

Un jour brisé par les souffrances, s'apercevant

que s
seuse
beau
de p
devi
train

M
d'hu
d'ac
ou j

A
le c
ceu
pro

J
nar

au
l'in
ça
l'a
au
ge
vu

que ses oreilles commençaient à devenir paresseuses, et à lui refuser leurs services : " Je crains beaucoup plus de devenir sourd, écrivait-il, que de passer à trépas ; car dans le premier cas je deviendrais embarrassant, dans l'autre au contraire, je débarrasserais."

Mes frères, devant tant de dévouement et d'humilité, n'y a-t-il pas qu'à se taire et à pleurer d'admiration ? Nous sommes en face du sublime ou je n'y comprends rien.

Avec de tels pères vous devinez facilement le courage des fils. Sous des évêques comme ceux-là, les prêtres ne peuvent que faire des prodiges.

Jugez-en plutôt par le récit de cet acte magnanime du Père Lacombe :

La tribu des Pieds-Noirs venait d'en venir aux mains avec celle des Cris. Des deux côtés l'irritation était à son comble. La lutte menaçait de devenir effrayante. L'intrépide Oblat l'a compris. Il s'élance son crucifix à la main au milieu des combattants. Dès que les sauvages ont reconnu le missionnaire, dès qu'ils ont vu l'image du Christ qu'il tient haut et ferme,

ils cessent le feu, le sang ne coule plus, et les ennemis se réconcilient.

Ah ! je le sais, l'apôtre sans peur n'a pas été frappé à mort, victime de son zèle, comme l'archevêque martyr que Paris vit tomber sur les barricades. Mais savez-vous bien pourquoi ?— Ce n'est certes pas faute de danger, puisqu'il fut tout d'abord renversé par un projectile ; c'est sans doute parce que la Providence voulait encore se servir du Père Lacombe pour calmer les tribus sauvages, et empêcher un soulèvement général, lors de cette guerre récente du Nord-Ouest, pour laquelle nous avons vu nos jeunes gens s'enrôler.

D'ailleurs, mes frères, le révérend Père Lacombe n'est pas le seul Oblat qui se soit montré pacificateur héroïque. La congrégation dont nous racontons l'histoire en ce pays, a l'honneur de compter dans ses rangs, comme les archevêques de Paris, des martyrs de la paix et de la charité. Vous savez la fin glorieuse des Pères Fafard et Marchand.

Mais ce que vous ne savez pas peut-être, c'est que nous avons la consolation de posséder au

mili
de la
qui a

Le
Lagi
allé

Q
pouv

L
le p
quan
les p

P
ce c
heu
peu
tion

E
resp
qui
ont
les
vos

milieu de nous, le seul survivant des membres de la petite caravane de conquérants pacifiques qui arrivèrent à Montréal il y a cinquante ans

Les Pères Honorat, Telmont, Beaudrand et Lagier ne sont plus ; le Frère Basile est aussi allé recevoir sa récompense.

Quand à vous, vénérable Frère Louis, je ne pouvais vous oublier.

Le Seigneur se plaît à exalter les humbles, et le prêtre, son ministre, est toujours heureux quand il a l'occasion, à son exemple, de féliciter les petits.

Par une attention délicate de sa providence, ce divin Maître vous a conservé jusqu'à cette heure, pour être témoin de cette fête, sans égale peut-être dans les annales de votre congrégation. Qu'il en soit béni !

En votre personne, laissez-moi saluer avec respect et admiration tous ces modestes religieux, qui comme vous, sous le nom de Frères Oblats, ont partagé et partagent encore les travaux et les épreuves des révérends Pères, vos guides et vos modèles.

Vous seriez peut-être tentés, mes frères, de

vous écrier : Pourquoi donc tant d'efforts, pourquoi tant de zèle ?

C'est le révérend Père Grollier, un vaillant parmi les vaillants, qui va répondre à vos inquiétudes. Tout jeune encore, des travaux excessifs ont ruiné sa constitution ; il sent qu'il va quitter la terre. Après avoir recommandé de l'enterrer au milieu de ses sauvages, il expire en murmurant ces paroles : " Je mourrai content, maintenant que j'ai vu l'étendard de Notre-Seigneur élevé jusqu'aux extrémités de la terre."

Et si l'étendard du Seigneur est élevé jusqu'aux extrémités de la terre, c'est que leurs mains l'ont porté jusque là. *Et in fines orbis terræ verba eorum.*

Et ce qu'ils furent au Nord-Ouest, et ce qu'ils furent ici, les Oblats le sont partout : en Europe, comme en Asie et en Afrique. Et l'héroïsme de ceux dont j'ai dû me borner à faire l'éloge, sous peine de plus finir, est remplacé par l'héroïsme de ceux qui leur succèdent, ou complété par le dévoûment de ceux qui les accompagnent.

En faut-il davantage pour expliquer ce concours immense, cet enthousiasme universel, cette admiration que la parole ne sait pas rendre ?

Je
de fi
servi

Je
de m
nobl
de s

A
puis
ma
croi
puis
cou

I
tan
lar
ses
acc
pra

tio
Ob
app

Je ne le crois pas et je m'arrête. Mais avant de finir, laissez-moi revenir à la scène qui m'a servi de début.

Je vous rappelais en commençant les adieux de monsieur Emery à ses enfants, et surtout la noble conduite du jeune de Mazenod vis-à-vis de son Supérieur.

A mon sens, je ne pouvais mieux choisir, puisque j'y trouvais l'explication et l'excuse de ma présence, ici et à cette heure. C'est aussi je crois la meilleure conclusion par laquelle je puisse terminer ce discours, puisqu'elle nous conduit aux pieds de la Vierge immaculée.

Lorsque monsieur Emery, cédant aux instances de l'abbé de Mazenod eut, à travers ses larmes, versé les bénédictions de son cœur sur ses confrères et ses enfants, il récita la prière accoutumée à la sainte Vierge, le *Sub tuum præsidium*. Ce sera aussi notre mot de la fin.

Sub tuum præsidium, c'est sous votre protection, ô Vierge immaculée, que se plaçaient vos Oblats, au jour où le souverain Pontife daignait approuver leur règle.

Sub tuum præsidium, c'est sous votre pro-

tection que non seulement ils sont nés, mais qu'ils ont grandi ; c'est sous votre protection, *sub tuum præsidium*, que la frêle barque déposée sur les flots du Rhône en est partie, qu'elle a traversé les grands lacs et les grandes mers ; c'est sous votre protection, *sub tuum præsidium*, que vos Oblats ont sans crainte et sans faiblesse descendu les rivières et sauté les rapides, regardant l'Etoile, confiants en Marie.

Rien de plus naturel, par conséquent, qu'ils aient choisi ce jour, votre jour et leur jour, ô Mère, pour célébrer le souvenir de leurs travaux accomplis, de leurs souffrances endurées de leurs triomphes obtenus, ici pendant cinquante ans, à l'honneur du Seigneur Jésus, le fils de la Vierge immaculée.

Sub tuum præsidium, sous ton égide, qui s'étend non pas seulement *a mari usque ad mare*, d'une mer à une autre mer, d'une extrémité de la terre à l'autre, mais du ciel à la terre, sous ton égide, ô Vierge, garde-les, protège-les, guide-les, garde-nous, protège-nous, guide-nous jusqu'en ce royaume où tu nous réuniras un jour.

Ainsi soit-il.

